

**Discours prononcé par M. Frank Olivier  
le 21 avril 1923 à la séance d'inauguration  
des peintures de l'Aula de l'Université de Lausanne**

---

Mesdames et Messieurs,

Il ne m'appartient pas de porter un jugement sur la valeur artistique de la décoration grandiose qui orne les murs de l'Aula et qui est en si profonde harmonie avec la sobre beauté et le grand style du Palais de Rumine. Mais, dans cette salle où désormais se tiendront les réunions solennelles de l'Université, il est nécessaire de dire pourquoi l'on trouve ces peintures si parfaitement appropriées à la maison et à l'esprit qui doit l'animer de sa vivante ferveur.

Si nous remontons à nos origines spirituelles, à ce qui constitue proprement le fonds permanent de notre culture, nous y découvrons l'art et la pensée de la Grèce antique. C'est à elle que nous devons l'enchantement de la poésie et la fascination de la recherche scientifique ; ce que nous formulons avec rigueur ou que nous créons librement, la manière même dont nous l'exprimons ne se comprennent que comme l'héritage, accru et modifié, mais héritage quand même d'un peuple divinement doué. Lorsque Rome devint, pour des siècles, la maîtresse du monde qui est le nôtre, cette lumière de notre vie spirituelle se transforma à travers le prisme latin ; à plusieurs reprises, au couchant de la longue décadence romaine et au commencement de la nuit barbare, elle vacilla et faillit s'éteindre.

Chose étrange, incroyable paradoxe, c'est l'Église chrétienne qui la ranima, après avoir tout fait pour l'anéantir. Ici encore nous retrouvons la Grèce.

D'origine orientale, notre religion doit non seulement son nom et sa constitution, mais encore sa prodigieuse diffusion à ce même petit peuple grec qui, par sa résistance héroïque et tenace, avait sauvé l'Europe de la conquête asiatique, et qui fut enfin le providentiel intermédiaire entre le monde oriental et le monde occidental. C'est lui qui tira le christianisme de ses conventicules de sectaires juifs et qui en fit une des grandes religions et la plus noble qui soit, la nôtre. Des ports méditerranéens, elle appareilla, ne s'en doutant guère, pour la conquête du monde... Or, pendant les premiers siècles de sa vie obscure et tourmentée, si le christianisme avait d'abord miné sourdement, il battit bientôt en brèche ouvertement la culture antique qui avait trop méprisé son absurdité, sa faiblesse et sa pauvreté. Dans ce long et implacable duel, l'âpreté de l'ironie fait suite à la violence de l'invective, pour s'achever dans l'exaltation du triomphe.

Devenue la religion de l'Empire encore vigoureux, le christianisme s'attarda peu à se chercher des titres de noblesse et à établir, jusque dans une harangue fameuse de Constantin, que l'antiquité l'avait prédit par la bouche de Virgile, son prophète. Il poussa tout de suite aux conséquences extrêmes ; et, plus encore que par l'ignorance systématique des illettrés, sa propagande agit par ses docteurs imprégnés de culture antique, par la fougue terrible d'un Saint Jérôme et par le don d'irrésistible émotion

**Discours prononcé par M. Frank Olivier  
le 21 avril 1923 à la séance d'inauguration  
des peintures de l'Aula de l'Université de Lausanne**

---

d'un Saint Augustin. C'est ainsi qu'il en vint, moins d'un siècle après sa victoire officielle, à soutenir que la poésie profane est pire encore - pernicieuse pour le croyant. En même temps que disparaissent par le feu et par la négligence des bibliothèques profanes, les églises en installent partout d'exclusivement chrétiennes ; à cette époque remontent encore quelques-uns de nos plus anciens palimpsestes ; manuscrits antiques, quelque fois uniques, grattés pour accueillir de véritables pauvretés orthodoxes. Tout un merveilleux et millénaire passé d'efforts et de conquêtes allait ainsi disparaître, lorsque le christianisme s'aperçut qu'il ne suffisait pas à remplacer ce qui avait tendance à détruire tout ce qu'il n'y avait vu que l'adversaire. Peu après sa victoire, il fut forcé de reconnaître qu'il était affronté par un ennemi bien plus fort et bien plus implacable que la cité et la société antique parce que cet ennemi était innombrable et effroyablement jeune, qu'il ne comprenait pas le langage qu'on lui parlait, ni n'avait le moindre souci de l'idéal qu'il détruisait. Cet ennemi, c'était les Barbares.

On ne comprend jamais parfaitement la complexité et la vraie portée des événements contemporains. Tout au plus peut-on en sentir la menace et en pressentir le tragique. Lorsque Rome eut été conquise, c'est-à-dire dévastée, foulée aux pieds et insultée par les Barbares, nous pouvons encore discerner, à l'écart de ceux qui se soumirent comme un bétail ou qui cherchèrent à profiter de la conquête, ceux qui surent résister utilement et qui s'efforcèrent de sauver ce que l'on pouvait sauver. Ce furent les chrétiens et il y en eut de deux sortes.

Voilà Saint Benoît qui se retire du monde pour protester contre l'horreur que sa brutalité et sa licence lui inspirent ; il est si profondément illettré qu'il a tout juste appris à lire et à écrire pour mieux fuir. Et voici le descendant d'une vieille et illustre famille, Cassiodore, secrétaire et ministre de l'Intérieur, d'abord auprès de Théodoric, puis de plusieurs conquérants goths et ariens. Non seulement il obtient que les catholiques, dont il est, soient humainement traités, mais il poursuit longuement le projet, dans cet écroulement du monde où il avait été élevé, de fonder un foyer de savoir et de culture ; disons le mot : une Université ; disons mieux : la première Université du monde chrétien.

Ne pouvant, comme il le désirait, l'établir à Rome sous les auspices du pape, ce grand de la Terre se fit moine pour la créer dans le couvent dont il fut le premier abbé et qu'il fonda au Vivier, en Calabre. Cela se passait dans la première moitié du sixième siècle – petit événement, semble-t-il ; si l'on y réfléchit, il est d'une incalculable portée. Au Vivier, non seulement on enseigne les sciences sacrées (ce qui s'était fait ailleurs) mais on réunit et on expose, et Cassiodore le premier, toutes les sciences et les lettres profanes. Les meilleurs ouvrages qu'on put encore trouver furent rassemblés et copiés pour être répandus. Le rêve grandiose et précis de cet homme d'action et de pensée a tout simplement sauvé la culture antique, c'est-à-dire préparé la nôtre. Et la force d'attraction de son acte a été si forte que, presque immédiatement après la mort de Saint Benoît dont la règle ignore volontairement qu'il y ait une science et des lettres, son ordre même devint un des plus zélés sauveteurs et propagateurs du savoir et de

**Discours prononcé par M. Frank Olivier  
le 21 avril 1923 à la séance d'inauguration  
des peintures de l'Aula de l'Université de Lausanne**

---

la pensée. A sa suite, tous les ordres monastiques qui ont accepté ou copié sa règle (où il n'en est pas question même d'un mot) ont aussi imité sa pratique et collaboré à cette œuvre civilisatrice. Elle devait aboutir à la première Renaissance, la Renaissance carolingienne, que Charlemagne ne fit point, mais qu'il eut la sagesse de soutenir.

Il suffit de l'avoir indiqué : c'est l'Église chrétienne qui a maintenu, ranimé et transmis au monde occidental la flamme de l'antiquité. Art et poésie, littérature et pensée, sciences et connaissances théoriques, du jour où l'Église y reconnut le plus puissant allié contre la Barbarie – car la science ne s'était pas encore faite sa servante, son auxiliaire et sa complice – dès le moment donc où l'Église se rendit compte que seuls les principes d'ordre et les vertus traditionnelles, dont procèdent tout savoir humain et toute vraie culture, peuvent maintenir la société et l'aider à s'améliorer, de ce jour-là, elle les prit sous sa garde. Aucun autre pouvoir n'eût pas même pu le tenter. Mais l'Église comprit aussi dès le début que seul l'ensemble des arts et des sciences – ils étaient sept tout d'abord – ce que nous désignons par le mot d'université, que seule leur solidaire et active collaboration avait quelque valeur, quelque chance de durée et d'accroissement. C'est de cette découverte que le monde spirituel a vécu jusqu'à nos jours : les diverses parties du savoir humain, isolées, dépérissent ou dégénèrent en monstruosité ; elles s'exaltent au contraire et se tempèrent en même temps par leur étroit contact. Même les écoles de médecine qu'on vit surgir au Moyen-âge en deux ou trois lieux privilégiés, et où les Musulmans jouèrent un certain rôle, se gardèrent de s'enfermer dans une spécialité : elles furent en même temps des écoles de sciences naturelles, de philosophie et de lettres.

Voilà pourquoi, Mesdames et Messieurs, si presque toutes nos universités se sont élevées sur la pierre angulaire d'une école de théologie, elles y ont joint plus ou moins tôt d'autres écoles. Cette organisation est allée se perfectionnant peu à peu, son fonctionnement est devenu plus égal, sa pratique plus souple à mesure qu'elle devenait plus complexe ; mais sa formule fondamentale est restée la même, puisqu'elle est l'image de la vie. Et voilà aussi pourquoi nous louons le peintre, à qui nous devons cet ensemble magnifique, d'avoir mis au centre ou au sommet de sa grandiose évocation le symbole de cette Croix sans laquelle non seulement notre vie spirituelle, mais aussi toute notre tradition de pensée, d'art et de savoir ne seraient pas ce qu'elles sont, et peut-être ne seraient pas. Le temple de la cité antique, où quelques-uns de ses arts s'exprimèrent de la manière peut-être la plus parfaite, enfermait dans son sanctuaire un dieu fait à la mesure et à l'image de l'homme, et dont la valeur idéale n'est qu'une abstraction. La Cathédrale des chrétiens est toute autre. Splendidement décorée par l'imagination créatrice de l'Orient, son incomparable ampleur ne devint possible que par l'emploi de procédés scientifiques, ignorés de l'antiquité classique ou négligés par elle. Chose merveilleuse, à mesure qu'elle grandit, elle devient plus incapable de contenir son Dieu. Elle n'est plus qu'un lieu de culte commun, ce que le temple antique n'avait jamais été. Dieu qui la pénètre de son souffle, inspire aussi tous les arts qui, de près ou de loin, se rattachent à l'Église et en dépendent : architecture, musique, arithmétique et astronomie, grammaire rhétorique et dialectique. Aussi bien que les travaux des saisons : labour, taille de la vigne, moisson et vendange, mais à une place plus modeste que celle où éclatent les grandioses figurations de la Bible et

**Discours prononcé par M. Frank Olivier  
le 21 avril 1923 à la séance d'inauguration  
des peintures de l'Aula de l'Université de Lausanne**

---

de la légende sacrée, les arts libéraux construisent, jouent, calculent et enseignent dans la pierre des cathédrales ou bien s'irradient et se transfigurent dans le flamboiement de leurs vitraux. Ce n'est d'ailleurs que justice. L'Antiquité grecque a tôt senti que la société, inspiratrice et protectrice des arts, s'était fondée sur des découvertes successives et essentielles, mais qui, si simples qu'elles paraissent, furent proprement inspirées. Celui qui donna aux hommes le fer, il le ravit aux dieux. C'est avec leur aide que s'assembla la charrue, et que le grain fut confié à la terre ; la roue qui met en mouvement le potier ou qui fait avancer le chariot est encore un de leurs dons. Toutes ces acquisitions marquent des étapes dans la lente marche de l'humanité ; enfin, elles trouvèrent le lieu où s'entretenir et se perfectionner dans l'École, qui ne se borne pas à conserver et à transmettre, mais qui invente et surtout transforme. Le peintre l'a bien senti, et comme il nous montrait dans le premier panneau l'homme s'éveillant aux arts pour tendre à la Religion, il a mis en regard les premières découvertes scientifiques ; et, au-dessus, l'École où on les cultive et d'où elles se transmettent.

Mais l'homme ne vivra pas de pain seulement ; il lui faut désormais s'abreuver aux sources vives des arts et des sciences, converser avec les inspiratrices qu'a symbolisées ici l'artiste et dont il a évoqué l'aspect idéal et l'activité pratique. Au-dessus et au-delà, les reliant toutes dans la plus grandiose unité qu'ait jamais imaginé l'humanité, voici cette foi d'où jaillit toute notre vie spirituelle et qui en est le cœur chaleureux et vivant. Depuis la profondeur des âges où se pressa son aube jusqu'à nos jours, à travers mille vicissitudes, cette foi n'a pas cessé de s'épurer et de s'affermir ; et elle s'achève dans le geste souverain du Christ soulevant la pierre du sépulcre et triomphant de la mort. Je ne sais rien de plus beau, de plus noble, de plus consolant ; et la création du peintre n'est pas inférieure à ce merveilleux et sublime acte de foi.

Mesdames et Messieurs,

Notre Haute École est issue de la Réforme, de cette Réforme dont les principaux acteurs se groupent avec les derniers panneaux du plafond. C'est elle qui l'a orientée, il y aura tout à l'heure quatre siècles, et qui lui a imprimé sa marque ; le reste est dû au long et patient travail de nos prédécesseurs et de tout un peuple. Mais, bien avant la Réforme, il s'était lentement accumulé un prodigieux passé de souffrances, d'efforts, de recherche et d'espérance, sans lequel ni la Réforme, ni cette modeste création n'eussent été possible dans le Pays de Vaud. La Grèce et Rome y ont la première part et partout on les y retrouve : dans l'agencement d'un créneau militaire comme dans le plan des églises et même jusque dans leurs pierres. Un tambour cannelé de colonnes antiques n'est-il pas entré dans le soubassement de notre Cathédrale ? Des chapiteaux romans ornent le chœur de Romainmôtier, l'abbatiale de Payerne est appareillée en partie de pierres romaines. Et surtout, malgré l'invasion germanique, notre langue est restée fille du latin. C'est dans ce sol longuement préparé qu'a levé la moisson chrétienne... Tradition antique et sentiment chrétien, nous avons tout senti chanceler dans la tourmente qui a ébranlé le monde ; mais nous avons d'autant plus

**Discours prononcé par M. Frank Olivier  
le 21 avril 1923 à la séance d'inauguration  
des peintures de l'Aula de l'Université de Lausanne**

---

ardemment saisi leur immortelle valeur, et, plus que jamais, nous y voyons la seule vraie dignité et le seul possible salut. Ne laissons point se perdre ou s'appauvrir un si noble héritage, dont l'image splendide éclate sur ces murs ; il n'est pas seulement l'honneur, il est aussi la sauvegarde d'un peuple : celui dont le peuple vaudois tout entier va honorer la mémoire, au deuxième centenaire de sa mort, l'avait plus profondément senti que nos maîtres d'alors.

Rendons grâce au grand artiste qui, nous présentant le véridique et merveilleux miroir de l'ascension humaine vers la perfection, nous a rappelé des vérités éternelles et les a revêtues du prestige des formes et des couleurs. Mais l'artiste n'aurait pu créer son œuvre, s'il ne s'était rencontré un homme de grand cœur pour en concevoir spontanément la première idée et en rendre possible la réalisation : c'est à lui que nous devons une œuvre d'art ample, puissante et sereine, ordonnée et multiple, et dont l'éclat suffirait à illustrer un pays. A celui qui a créé, à celui qui a donné vont nos remerciements et la profonde gratitude de tous ceux qui savent quel inestimable trésor est pour un peuple sa foi religieuse et son idéal de culture.

signé : Frank Olivier